

Ferenc Velkey

**„Jouer à la Talleyrand?”  
István Széchenyi lors du tournant de mars 1848<sup>1</sup>**

„On dira que je joue mes cartes finement, à la Talleyrand ... Puisqu'en ce moment je suis ministre... et même si Apponyi avait gagné, je le serais toujours” – écrit István Széchenyi le 27 mars 1848 dans son journal sur la réception possible de son nouveau rôle comme ministre du gouvernement Batthyány. Széchenyi écrivit son journal en allemand, mais utilisa des expressions et des phrases hongroises, anglaises, françaises, italiennes, grecques et latines. La note citée ci-dessus représente bien le monde linguistique de son œuvre, donc elle mérite d'être montrée en original et dans sa version complète: „Die Leute werden sagen, ich spielte meine karten fein, à la Talleyrand! ... Weil ich jetzt minister bin ... und würde Apponyi gesiegt haben, auch dasselbe geblieben wäre. Ich spielte aber nichts. Bennem «ügyszeretet» volt a vis motrix – ez vezetett ..., ezért estem és esem a lábaimra és nem a seggemre!”<sup>2</sup>

1 La version française de cet essai a été écrite en 2002 pour un volume dont la publication avait été envisagée par l'Institut Hongrois/Collegium Hungaricum de Paris sous le titre *Les Hongrois et l'Europe, la révolution de 1848/49*. Comme ce volume n'a pas vu et ne verra jamais le jour, il convenait de publier cet essai dans un autre recueil. Pendant ce temps une nouvelle version élargie a été publiée en hongrois:

Velkey, Ferenc, „à la Talleyrand játszottam [?]” Széchenyi István önértékelő dilemmája 1848 márciusában. [„J'ai joué à la Talleyrand”. Le dilemme et l'examen de soi d'István Széchenyi en mars 1848] dans *Történeti Tanulmányok* XIII. [Études historiques, XIII, publié par l'Institut Historique de l'Université de Debrecen] A Debreceni Egyetem Történelmi Intézetének kiadványa. [Acta Universitatis Debreceniensis Acta Historica. LVII.] Ed. Velkey, Ferenc, Debrecen, 2005. 73–95. Le résultat de la recherche sur le discours d'István Széchenyi, tenu le 14 mars 1848 a été publié sous forme d'une étude méthodologique et expérimentale plus ambitieuse: Velkey, Ferenc, „Szívemből szólok.” Széchenyi állásfoglalása a fordulóponton, 1848. március 14-én. [“Je parle à mon cœur” La prise de position d'István Széchenyi le 14 mars 1848], = *Századok*, 144, 2010/3. 695–753. Cette deuxième version française a été partiellement retravaillée et complétée en y incluant les nouvelles références bibliographiques et en révisant certaines propositions professionnelles.

2 Voir la traduction de la phrase hongroise ci-dessous (p.) •••. En citant le journal d'István Széchenyi, nous suivons les volumes de *Magyarország újabbkori történetének forrásai. Gróf Széchenyi István Összes Munkái* (SziÖM) [Les sources de l'histoire moderne de Hongrie. Les œuvres complètes d'István Széchenyi]. *Gróf Széchenyi István Naplói I–VI.* (SziN I–VI.) [Les journaux intimes du comte István Széchenyi]; [SziÖM X–XV.]. Ed. et prés. par Vizota, Gyula, Budapest, 1925–1939.; *Gróf Széchenyi*

Le fait que lui, nouveau ministre des Transports et des Travaux publics avait rempli une fonction importante sous “l’ancien régime” aussi, éclaire la signification de la remarque. A partir de 1845, il fut président de la Commission des Transports au sein du Conseil de Lieutenance. Et, bien qu’avant 1848 le gouvernement au sens moderne n’existait pas– l’Etat fut dirigé par des offices administratifs dits *dicasteria* – sa position l’attacha au régime Metternich-Apponyi. Lorsque les révolutions de Vienne (le 13 mars) et de Budapest (le 15 mars) provoquèrent la chute du régime, l’ancienne élite politique fut écartée de la scène. Metternich, le chancelier d’Etat, qui jouait un rôle primordial dans la politique hongroise, et son fidèle dévoué, György Apponyi, chancelier hongrois, durent s’enfuir. L’opinion n’identifiait pas István Széchenyi avec le régime rejeté, bien au contraire, il était considéré comme un des leaders les plus importants des réformistes voulant créer une Hongrie moderne. Pourtant, son affirmation est exacte: si l’ancien régime n’avait pas été emporté par la vague révolutionnaire, il aurait gardé une position élevée, quoique marginale. A partir de 1844, Széchenyi établit une coopération politique étroite, une sorte de liaison d’intérêt avec le chancelier Apponyi, le chef des conservateurs du pays, et garda cette relation jusqu’au 9 mars 1848<sup>3</sup>.

La situation comporta donc vraiment la possibilité que les contemporains prissent Széchenyi pour un “caméléon talleyrandien”. Peut-être est-ce une opinion concrète entendue ou lue qui l’amena à écrire les notes du 27 mars déjà citées. Le 25 mars, il informa son

---

*István döblingi irodalmi hagyatéka* [L’héritage littéraire de Döbling du comte István Széchenyi] I. Ed. et prés. par Dr. Károlyi, Árpád, Budapest, 1921. Ses notes écrites jusqu’au 19 mars 1848 se trouvent dans SzIN I–VI; les plus tardives sont dans SzIÖM VII. Dans: SzIÖM VII, 284.

3 Sur la carrière, l’importance historique d’István Széchenyi, il y a une littérature abondante. Pour sa bibliographie (non complète) v. Szentkirályi, Elemér, *Kalauz Széchenyi István megismeréséhez*. [Guide pour connaître István Széchenyi]. Budapest, 1987. Sa biographie la plus récente: Oplatka, Andreas, *Graf Stephan Széchenyi. Der Mann, der Ungarn schuf*. Wien, 2004. (En hongrois: Oplatka, András, *Széchenyi István*. Budapest, 2005); Csorba, László, *Széchenyi István*. Budapest, 1991. Sur sa relation ambiguë avec György Apponyi v. leur correspondance éditée partiellement (surtout *Adatok gróf Széchenyi István és kora történetéhez 1808–1860*. [Données sur l’histoire du comte István Széchenyi et de son époque] II. Ed. par Bártfai Szabó, László, Budapest, 1943.) et les témoignages du journal de Széchenyi. V. encore Viszota, Gyula, *Bevezetés*. [Introduction]. Dans: *Gróf Széchenyi István írói és hírlapi vitája Kossuth Lajossal*. [La polémique littéraire et journalistique du comte István Széchenyi avec Lajos Kossuth] II. (SzIÖM VI/2) Réd. et prés. par Viszota, Gyula, Budapest, 1930.; et Andics, Erzsébet, *Metternich és Magyarország* [Metternich et la Hongrie] Budapest, 1975, 209–259.

secrétaire, Antal Tasner qu'il avait reçu les numéros 3, 4 et 5 de la revue radicale *Marczius Tizenötödike* [Le 15 Mars]<sup>4</sup>. Même avant le 23 mars, quand Lajos Batthyány publia à Presbourg<sup>5</sup> la liste des membres de son gouvernement, les jeunes radicaux de Pest, constatèrent avec surprise "qu'il s'agissait encore d'István Széchenyi", en observant qu'avant la révolution il était conseiller d'Etat et adversaire des réformistes<sup>6</sup>. Il n'était pas visé particulièrement, mais l'article dit clairement que c'est le comte Pál Esterházy, ancien ambassadeur de Metternich à Londres, et Széchenyi qui ruinaient l'idée d'un cabinet d'«opposition compacte» (c'est-à-dire composé uniquement de représentants de l'ancienne opposition libérale). Les radicaux parlèrent d'une «crise ministérielle» à Presbourg en suggérant que le «ministère de coalition» ayant une «liste mixte des noms» ne serait pas viable dans le long terme. Széchenyi lut les critiques des jeunes dans les jours où il doutait déjà la justesse de sa décision d'avoir accepté la proposition du premier ministre Batthyány.

Il n'était pourtant pas confronté à des d'accusations directes (plusieurs journaux ont accueilli sa nomination avec enthousiasme) et le temps verbal de sa note de journal (*on dira*) renforce notre suggestion qu'il avait cherché les arguments contre une critique possible plutôt que concrète.

Il est intéressant de noter que le même jour (le 27 mars) Széchenyi a formulé cette idée dans une lettre, écrite à János Lunkányi, son intendant et collaborateur de confiance. Il répéta presque mot à mot les notes de son journal déjà citées. Pourtant quelques différences sont révélatrices. Le texte de la lettre met mieux en évidence qu'il prenait position contre un type d'arrivisme politique et non contre une accusation concrète. „Suite de mon zèle et de mon patriotisme propre, je suis tombé sur mes pieds, puisque je suis, moi aussi, ministre. Ils sont nombreux qui disent d'après Talleyrand: «Il faut jouer aux cartes finement!» Moi, par contre, comme je viens de dire, je n'use jamais la moindre ruse, c'est grâce à mon patriotisme pur et chaste que je ne suis pas tombé par terre!”<sup>7</sup>

4 *Gróf Széchenyi István levelei* [Les lettres du comte István Széchenyi] III, Ed. par Majláth, Béla, Budapest, 1891, (SzIL III) 605–606.

5 la Diète hongroise siégeait à l'époque à Presbourg, en hongrois Pozsony, aujourd'hui Bratislava en Slovaquie.

6 *Marczius Tizenötödike* [Le 15 Mars] (MT,) No. 4, le 22 mars 1848.

7 *Széchenyi István válogatott művei II.* [Œuvres choisies d'István Széchenyi]. (SzIVM II.) Ed. par Spira, György. Choisis et prés. par Gergely, András – Spira, György – Sashegyi, Oszkár. Budapest, 1991, 421. La double version du texte (lettre/journal) peut exprimer, d'une part, combien profondément vécu-il le dilemme et, d'autre part, qu'il trouva le jeu de mot digne d'être répété.

En analysant le contexte de la formation de cette idée, nous devons souligner le fait qu'à partir de l'après-midi de 26 mars, Széchenyi passa quelques jours extraordinairement calmes et optimistes. La raison directe de son apaisement fut l'information qu'il a reçue de Vienne concernant l'acceptation du ministère. Son calme paraît encore plus impressionnant si nous comparons ces notes du journal avec celles des jours précédents, pleines d'exclamations discontinues reflétant une grande tension et de fragments de phrases visionnaires sur «la mort de la nation» et truffées d'évocations de «la Sainte Némésis», du « destin» et des « furies»<sup>8</sup>. La note du journal de Széchenyi déjà citée, datant le 27 mars, et les fragments de sa lettre reflètent de l'optimisme. Car cette fois-ci, il ne se demande pas (comme avant) si la nation est plus proche de la survie ou de la mort; il ne s'interroge pas si la Hongrie modernisée serait viable et durable; et il ne se pose non plus la question si le fait d'avoir rejoint le gouvernement s'avérerait juste ou pas. Il se demande davantage si le public politique considère son statut de ministre légitime ou pas. C'est la question d'un homme politique qui accepte et s'identifie avec son rôle. Le même jour (le 27 mars), il commença à écrire un article pour essayer de montrer sa loyauté aux changements révolutionnaires et au gouvernement Batthyány. Sa correspondance montre aussi que, ce jour-là, il trouvait l'avenir de la Hongrie prometteur. Dans cet article il a exprimé son engagement politique en ces termes: « le comte Lajos Batthyány m'avait désigné parmi d'autres et je l'ai accepté sans hésitation. Est-ce en ayant des prétentions ? Mais non ! Comme dans la politique je n'avais jamais d'autre motivation que la responsabilité et la fidélité aux miens.»<sup>9</sup> À ce troisième niveau textuel (journal→lettre→article) il ne se défendit pas directement, mais formula sa réponse de la même manière et son « message » fut le même: c'est son engagement national et réformiste qui explique et son passé de haut fonctionnaire (de l'ancien régime) et son avenir en tant que ministre. Même si le motif Talleyrand est omis dans ce troisième exemple, il vaut la peine d'examiner pourquoi le nom de cet

8 Voir notamment Spira, György, *1848 Széchenyije és Széchenyi 1848-a*. [Le Széchenyi de l'an 1848 et l'an 1848 de Széchenyi]. Budapest, 1964, 81-88.; le 27 mars, il écrivit des lettres optimistes à ses collaborateurs, Lajos Kovács et János Lunkányi, ainsi qu'à son frère, Lajos Széchenyi (SzIVM II, 420-422). Voir aussi: SzIL III. 605-607.; Bártfai, Adatok, 666-667.; SzIVM II. 418-422.; SzIN VI. 746-751. et SzIÖM VII. 275-295.

9 Le titre de l'article: *Mi lesz belőlünk magyarokból?* [Que deviendrons nous, Hongrois?] *Pesti Hirlap*, (PH) et *Jelenkor* (J), le 8 avril 1848. Édité plusieurs fois, p.ex. SzIVM II, 423-427.

homme politique et diplomate apparaîtrait dans les deux autres versions. Il y décrit le prince Charles Maurice Talleyrand-Périgord comme l'archétype même du carriériste, survivant de régime en régime, mais il faut noter que Széchenyi avait des informations plus précises et plus détaillées sur le diplomate français que ses contemporains. Il étudiait l'histoire de la France d'après 1789, qui fut pour lui „l'histoire contemporaine”. *L'Histoire des Girondins* de Lamartine exerçait une grande influence sur lui en 1847, et il faisait la comparaison entre la situation hongroise et celle de la France révolutionnaire. Dans sa bibliothèque, il pouvait étudier les mémoires et les synthèses sur la révolution, l'époque napoléonienne, la restauration des Bourbons, la vie des salons parisiens, etc. et l'un des personnages principaux de ces livres fut Talleyrand, qui – selon une phrase célèbre – a prêté serment treize fois au cours de sa carrière. Il s'agit donc d'un homme politique qui servit treize pouvoirs et régimes différents<sup>10</sup>.

Comme acteur de la politique internationale, ayant d'excellentes relations avec de nombreuses personnalités, il connaissait personnellement l'homme politique français. Széchenyi, présent au Congrès de Vienne, en 1814-1815, comme capitaine de hussards au service du roi de Bavière, observa avec attention le „joueur” de la grande politique, notant sur lui deux anecdotes dans son journal. Pendant son voyage d'Angleterre en 1834, il dînait plusieurs fois chez Talleyrand, ambassadeur de la France de Louis Philippe à Londres, et plus tard, se plaisait à citer ses bons mots<sup>11</sup>. Dans un de ses articles en citant une anecdote sur Talleyrand, Széchenyi le décrivit comme « un homme de statut illustre et un homme d'une sagesse rare »<sup>12</sup>. Et même si Széchenyi trouva l'habileté et la finesse de Talleyrand impressionnantes, le 27 mars 1848, il voulut s'assurer de la justesse de sa décision d'avoir accepté le portefeuille ministériel en critiquant le parcours talleyrandien. Sa réponse à la question imaginée et posée à lui-même dans son journal prouve notre supposition (l'extrait du journal cité ci-dessus en

10 Dans sa bibliothèque, il y avait une certaine d'ouvrages sur l'histoire et la politique de la France. Dans: *Gróf Széchenyi István könyvtára* [La bibliothèque du comte István Széchenyi] A Magyar Nemzeti Múzeum könyvtárának címjegyzéke VIII [Liste des titres de la bibliothèque du Musée national hongrois]. Ed. par Bártfai Szabó, László. Budapest, 1923.

11 Pour les anecdotes, voir ses notes du 21 novembre 1814 et du 17 janvier 1815: SzIN I. 50–51 et 86; pour leur rencontre à Londres v. les notes des 26 et 29 janvier et du 28 février 1834 (SzIN IV. 447–448 et 456); pour ses allusions: p.ex. SzIN VI. 701 et Bártfai, [Données], 829.

12 Széchenyi, István, Mély számoló tanítványom. [Mon disciple au calcul profond] VI. = *Jelenkor*, No. 42. 28 mai 1843.

hongrois): „Moi, au contraire, je n’ai point joué. En moi, c’est le zèle qui fut la *vis motrix* [la force motrice] ... c’est pourquoi je tombais et je tombe toujours sur mes pieds et non sur mon cul!”<sup>13</sup>

En poursuivant plus avant cette réflexion, nous pouvons découvrir une des motivations qui put conduire Széchenyi à utiliser le motif Talleyrand deux fois le même jour du 27 mars 1848. Quelques formules du texte du comte Széchenyi (« je n’utilisais pas la ruse » ; « je ne jouais pas ») cernent bien l’image que se faisait de Talleyrand l’opinion publique de l’époque, c’est-à-dire qu’il est étai parvenu à se maintenir dans les hautes sphères en dissimulant, en jouant aux cartes avec finesse. En effet, Lajos Kossuth, au début de leur polémique en janvier 1843, sans accuser directement son adversaire de dissimulation, y faisait allusion d’une manière ambiguë: [...] parce qu’au moins nous ne sommes pas les disciples de Talleyrand qui profitent des mots pour cacher leurs pensées<sup>14</sup>. Une note partiellement effacée et très ambiguë du journal de Széchenyi mentionne que, le 24 février 1845, deux dames aristocrates de l’opposition (il s’agit des célèbres sœurs Zichy : la femme de György Károlyi et la femme de Lajos Batthyány) apostrophèrent Széchenyi devant le bâtiment du Conseil de Lieutenance par la remarque ironique „Bravo Talleyrand”<sup>15</sup>.

Au printemps 1848, Széchenyi a été une nouvelle fois mis en parallèle avec Talleyrand. Dans un pamphlet anonyme intitulé *La dernière ruse des Pecsovics (A pecsovicsok utolsó fortélyá)*, écrit soit par Lajos Kossuth soit quelqu’un de son entourage, le comte est sévèrement blâmé pour avoir quitté l’opposition et rejoint les conservateurs (surnommés « les pecsovics »). L’accusation d’apostasie est formulée ici très directement: „L’ancien comte István Széchenyi diffère autant de l’actuel que le ciel de la terre. L’un fut réveilleur, l’autre est endormeur; celui-là fut encourageant, celui-ci est intimidant, celui-là fut le porte-parole de l’esprit du temps, celui-ci lui résiste, celui-là fut citoyen, celui-ci est un oligarque colérique, celui-là fut unificateur, celui-ci est désorganisateur, l’un fut Hongrois par le cœur, l’autre ne l’est que par la bouche.” En traitant longuement des contradictions de Széchenyi avec soi-même, de sa célébrité et de son caractère bizarre, l’auteur évoque l’homme politique français : « le comte a tendance à dire, et c’est la base de son orgueil comme c’était le cas de Talleyrand, qu’il n’est pas compris, que le sens de ses plans

13 Cité plus haut. SZIÖM VII. 284.

14 Kossuth, Lajos, *Igazolás és feleletek*. [Justification et réponses] = *Pesti Hírlap*, No. 217. 29 janvier 1843.

15 SZIN VI. 175.

n'est pas perçu, et qu'on n'est pas capable de saisir ses objectifs par l'esprit. » Cette référence directe est significative pour nous, d'une part, parce qu'elle est entourée d'expressions comme « tromperie » et « ruse », termes similaires à ceux utilisés par Széchenyi<sup>16</sup> et, d'autre part, parce que le pamphlet a été rédigé en mars 1848 et publié le même mois. Bien que Széchenyi ne l'ait cité nulle part, il n'est nullement exclu que ce texte fût à l'origine de sa réflexion sur le reproche qu'on lui faisait de se comporter à la Talleyrand.

Son autre source d'inspiration a pu être l'œuvre déjà citée, l'*Histoire des Girondins* de Lamartine. Széchenyi a commencé à lire ce livre juste après sa publication en avril 1847, et sa première note est déjà remarquable : « cela me bouleverse » (« regt mich auf ») – écrit-il. Il revenait plusieurs fois par la suite à ce sujet dans son journal, aux moments où il soulignait les similitudes entre la révolution française (ses origines et son déroulement) et la situation hongroise. La formule « tout comme chez nous maintenant » (« Ganz wie jetzt bei uns ») qu'il a utilisée dans son journal est très caractéristique de son interprétation.

Il considéra les militants de l'opposition hongrois encore moins chevaleresques que les héros de la Révolution Française, il compara le Cercle d'Opposition au Club des Jacobins et il prévit une Hongrie victime du désordre des idéologies puis du paroxysme des passions. Il fut tellement intéressé par cette œuvre que fin juin, possédant déjà les cinq premiers tomes, il s'est arrangé pour acquérir les trois derniers le plus vite possible. Il n'a pas attendu l'arrivée des volumes commandés (la quittance date du 28 décembre), il a terminé la lecture de l'œuvre entière dès le 3 septembre. „Lese den 8ten Band – den Letzten der Girondins aus.” Sa note résumant son opinion, datée de ce jour, est très expressive : « Quel livre ! Il est très utile à ceux qui veulent savoir jusqu'où peut conduire le fanatisme. Vertu sur les lèvres et soif de sang insatiable dans les cœurs. („Welches Buch!! Sehr nützlich für jene, die einsehen wollen, wohin Phanatismus endlich führt! Tugend auf den Lippen, und insatiabler Blut Durst im Herzen.”<sup>17</sup> )

16 Le pamphlet figure dans: SZIÖM VI/2. 946–974. Passages cités: 963., 966. Sur la rédaction et l'auteur du texte: Vízota, [Introduction], 303–308.; Kosáry, Domokos, *Kossuth Lajos a reformkorban*. [Lajos Kossuth dans l'ère des réformes] Budapest, 2002, 439., 477.

17 Il lisait l'ouvrage de Lamartine de l'avril au septembre de 1847, et après avoir fini les cinq premiers volumes, il ordonna à son secrétaire, Antal Tasner d'acheter les trois derniers. V. sa lettre SZIL III, 510, 566; ses commentaires SZIN VI, 556–557, 588, 619, 623 et 629–630, 646; Oplátka, Széchenyi 373.

Les notes de Széchenyi sur le livre ne mentionnent pas le nom de Talleyrand ; Sándor Petőfi qui a lu l'œuvre de Lamartine la même année, l'admirait autant que Széchenyi (c'était en effet sa « Bible »), mais en se passionnant pour la Révolution. De nombreux hommes de lettres et personnalités de la société civile ont lu et apprécié le livre de Lamartine dès l'année de sa publication. Historiens et historiens de la littérature citent régulièrement les observations de Mór Jókai,<sup>18</sup> Albert Pálffy,<sup>19</sup> Pál Vasvári,<sup>20</sup> Károly Vadnay,<sup>21</sup> Teréz Brunszvik<sup>22</sup> et Blanka Teleki<sup>23</sup> de même que l'opinion de Ferenc Deák<sup>24</sup> notée par Ferenc Pulszky.<sup>25</sup> Il n'y a rien de surprenant dans le fait que le nom du diplomate ne apparaisse pas dans ces textes. L'œuvre de Lamartine se réfère peu à Talleyrand, et même si elle en évoque le talent et les succès, elle blâme son manque de magnanimité, son inconstance et sa versatilité. Ce passage de l'*Histoire des Girondins* rappelle ce que Széchenyi avait noté sur Talleyrand, en 1830 à Londres, lors de leur rencontre<sup>26</sup>. Ainsi, la lecture de Lamartine

18 Mór Jókai (1825-1904), romancier, journaliste, homme politique.

19 Albert Pálffy (1820-1897), journaliste.

20 Pál Vasvári (1826-1849), historien ; commandant en 1849, tué au combat en Transylvanie.

21 Károly Vadnay (1832-1902), journaliste.

22 Teréz Brunszvik (1775-1861), pionnière de l'éducation des jeunes filles, créatrice des premières écoles maternelles.

23 Blanka Teleki (1806-1862), nièce de Teréz Brunszvik et sa collaboratrice ; emprisonnée pour délit politique de 1853 à 1857, après sa libération elle rejoint à Paris sa sœur, veuve d'Auguste de Gérando.

24 Ferenc Deák (1803-1876), dirigeant de l'opposition libérale à partir de 1834, ministre de la Justice dans le cabinet Batthyány, artisan du Compromis de 1867 transformant l'Empire d'Autriche en Monarchie austro-hongroise.

25 Ferenc Pulszky (1814-1897), militant libéral, archéologue, historien de l'art ; délégué du gouvernement révolutionnaire à Londres en 1849 ; directeur du Musée national de 1869 jusqu'à sa mort ; grand-maître de la maçonnerie hongroise.

Les titres les plus récents de cette littérature abondante: Fekete, Sándor, Petőfi evangéliuma. A költő és a francia forradalmak. [L'évangile de Petőfi. Le poète et les révolutions françaises] Budapest, 1989, en particulier: 301–309.; Fenyő, István, Eötvös és Lamartine. = *Irodalomtörténeti Közlemények*, 111, 2007. 4–5. 458–477.; Miskolczy, Ambrus, Forradalom és nemzetiség (Modell és valóság). [Révolution et nationalité. Le modèle et la réalité] = *Pro Minoritate*, 10, 2006. été-automne, 90–126.; Miskolczy, Ambrus, Olvasmány és történelem. [Lecture et histoire] = *Valóság*, 45, 2002. IX. 74–100.

26 Lamartine, A. de, *Histoire des Girondins*. Tome Cinquième. Meline, Bruxelles, 1847. Le chapitre sur Talleyrand : XI. 114–117. Leur rencontre personnelle est longuement décrite dans: Niederhauser, Emil., s.l. 2004. 128.



incita les contemporains à formuler des critiques éthiques. Lajos Gyulai, diariste connu de l'époque, finit également les cinq premiers tomes en mars 1848 et commença à résumer les parties plus importantes<sup>27</sup>. Il exprima ses regrets de ne pas avoir eu assez du temps pour cette activité<sup>28</sup>, il est donc très significatif qu'il fit une note dans son journal sur le passage jugeant Talleyrand. Il fait une réflexion à propos de la suggestion de Lamartine sur le rôle (supposé) du ministre britannique William Pitt dans l'éclatement de la Révolution Française. A ce point il parle de Talleyrand: « à l'époque, c'était Talleyrand, le malveillant, l'ambassadeur à Londres! » Par la suite, Gyulai a traduit un autre extrait de Lamartine sur le diplomate français:

„Trônes, assemblées populaires, Convention, Directoire, Consulat, Empire, Restauration ou changement de dynasties n'étaient pour lui que des expédients de la destinée. Il ne se dévouait pas à ces expédients un jour de plus que la fortune. Il se préparait, dans sa pensée, au rôle de serviteur heureux des événements. Courtisan du destin, il accompagnait le bonheur. Il servait les forts, il méprisait les maladroits, il abandonnait les malheureux. Cette théorie l'a soutenu cinquante ans à la surface des choses humaines, précurseur de tous les succès, surnageant après tous les naufrages, survivant à toutes les ruines. Ce système a une apparence d'indifférence surnaturelle qui place l'homme d'État au-dessus de l'inconstance des événements et qui lui donne l'attitude de dominer ce qui le soulève. Ce n'est au fond que le sophisme de la véritable grandeur d'esprit. Cette apparente dérision des événements doit commencer par l'abdication de soi-même. Car, pour affecter et pour soutenir ce rôle d'impartialité avec toutes les fortunes, il faut que l'homme écarte les deux choses qui font la dignité du *caractère* et la sainteté de l'intelligence : la fidélité à ses attachements et la sincérité de ses convictions ; c'est-à-dire la meilleure part de son cœur et la meilleure part de son esprit”<sup>29</sup>.

27 Miskolczy, Ambrus, Lamartine bevezetése a forradalmi demokratikus kultúrába. [L'introduction de Lamartine dans la culture démocratique] In: *Gyulai Lajos Napló*. [Les diaires de Lajos Gyulai] I. Csetri, Elek – Miskolczy, Ambrus, *Gyulai Lajos világa. Bevezetés a naplókhoz*. [Le monde de Lajos Gyulai. Introduction aux diaires], Budapest, 2003, 108–137.

28 *Gyulai Lajos Napló*. [Les diaires de Lajos Gyulai] Sur la période de la révolution et la guerre d'indépendance, du 5 mars 1848 au 22 juin 1849, II. Voir V. András, János – Csetri, Elek – Miskolczy, Ambrus, Budapest, 2003. Dans le 46<sup>ème</sup> volume de son diaire (p. 262–326), Gyulai traite abondamment du livre de Lamartine.

29 Lamartine, Histoire des Girondins, 116–117. La traduction de Lajos Gyulai suit presque mot-à-mot le texte. Voir Gyulai, *Napló* [Les diaires de Gyulai], 13. (Dans l'original: 46: 264–265.)

István Széchenyi fut certainement inspiré par le même passage quand il exprimait son appréhension d’être accusé d’une sorte de « talleyrandisme » pour avoir changé de position. Pourtant, il y a un élément dans la réflexion de Széchenyi qui rappelle les interprétations « compréhensives » de Talleyrand. Nous pensons, notamment, à la position de Széchenyi qui transparaît dans les extraits du journal, la lettre et l’article du 27 mars, cités plus haut. Même si jusqu’à présent il n’y a aucune analyse complète qui porterait sur la réception de Talleyrand en Hongrie au cours du 19<sup>e</sup> siècle, la curiosité extrême que suscitaient la Révolution Française et l’époque de Napoléon et, partant, le grand nombre de lecteurs des histoires de la Révolution, rendent incontestable que le phénomène Talleyrand fut l’un des sujets préférés des salons de l’époque. Les révolutionnaires hongrois de 1848 qui se voulaient émules de la Révolution Française, exclurent de la liste de leurs héros les pactiseurs et ceux qui changèrent de position avec succès. Ainsi, Sándor Petőfi ne donna pas de place au diplomate dans son « panthéon révolutionnaire » qui existe également sous forme d’une galerie de portraits. D’après son éthique révolutionnaire, Talleyrand était un caméléon. (Ajoutons que les historiens de la littérature s’intéressant au sujet suivirent tous cette interprétation.) Il aurait pu être réputé dans la Hongrie du 19<sup>e</sup> siècle par ses succès, sa vision européenne et sa carrière, on n’a retenu que son amoralité, si bien que les traits dominants de l’image de Talleyrand furent ses alignements sur les régimes successifs et son habileté à se positionner. Pourtant, même en Hongrie parurent des évaluations différentes. Nous citons comme exemple l’essai de János Asbóth sur *Talleyrand*. Il a relevé que la plupart des historiens tout en reconnaissant l’habileté et le talent du diplomate français, le tenaient pour le prototype de l’amoralité, de l’infidélité et de la trahison. Mais selon Asbóth, bien que Talleyrand ne satisfît pas à l’idéal médiéval de la fidélité (d’ailleurs qui put y satisfaire parmi les contemporains? – posa-t-il la question), il y a un fondement éthique de sa carrière brillante : le patriotisme et le respect des intérêts de la France qu’il représentait quel qu’en fût le contexte. Nous citons cet exemple du 19<sup>e</sup> siècle pour montrer que le discours « compréhensif » sur Talleyrand reposait sur les mêmes arguments que ceux utilisés par Széchenyi pour se défendre contre les accusations: un engagement personnel total dans l’action politique au service des intérêts de la nation. Malgré donc le fait que Széchenyi ait présenté le diplomate français comme un contre-modèle, il nous semble qu’il suivait à la fois le

discours indulgent et le discours critique<sup>30</sup>. Pourtant, la double question reste ouverte: comment caractériser son changement de fonction et dans quel sens sa réponse est-elle authentique ?

István Széchenyi avait peut-être besoin de se calmer, mais il ne devait pas s'excuser. A partir du début mars – et même avant la révolution! – son nom était sur toutes les listes des gouvernements possibles. Après la nomination de Lajos Batthyány au poste de premier ministre (le 17 mars), les acteurs politiques comptaient sur le comte Széchenyi comme futur membre de gouvernement. Le public n'était pas donc choqué par son „tournant” politique, et son changement de fonction se déroula naturellement, sans trop de difficultés. Selon l'opinion de ses contemporains, István Széchenyi rejoignit le «nouveau régime» par conviction<sup>31</sup>, parce que c'est sa carrière entière qui fut prise en considération et non ses années dernières.

---

30 Notons que grâce à Péter Hahner l'interprétation compréhensive est dominante dans la bibliographie hongroise récente sur ce sujet. Les interprétations hongroises précédentes décrivent Talleyrand à partir des notions comme caméléon ou rapacité, mais Emil Niederhauser a proposé une interprétation plus nuancée en tenant compte de la bibliographie francophone du sujet. Péter Hahner a soumis à une analyse approfondie les différentes étapes du parcours de Talleyrand, son rapport avec la Hongrie et son séjour à Presbourg (etc.). Il a également essayé de convaincre (et il le fait toujours) les lecteurs hongrois que Talleyrand n'était pas un collaborateur servile et amoral des différents régimes, mais il avait un point de vue ferme en matière de diplomatie, il a très bien compris l'intérêt de la France, et il était loyal à chaque régime jusqu'au dernier moment. Sur cette réévaluation voir : Hahner Péter, *Újabb 100 történelmi tévhit, avagy amit biztosan tudsz a történelemről – és mind rosszul tudod*. [Cent erreurs historiques récentes ou ce que tu sais de l'histoire à coup sûr – tu sais tout faux] Budapest, 2011. Talleyrand szélkakasként minden rendszert kiszolgált [Talleyrand, était-il une girouette servant tous les régimes?], 187–192.; Idem, Ki volt Talleyrand? [Qui était Talleyrand] = *Rubicon*, 23, 2012/12. 46–47. Quelques exemples des derniers articles de l'auteur : Hahner, Péter, Talleyrand Pozsonyban. [Talleyrand à Presbourg] = *Kommentár*, 2010. 3. 38–44.; Id., Talleyrand, a forradalmár. [Talleyrand le révolutionnaire] = *Kommentár*, 2008. 2. 57–69.; Id., Talleyrand a vadnyugaton, [Talleyrand au Far West] = *Aetas*, 27, 2012. 3. 5–19.; Idem, Talleyrand, az Alkotmányozó Nemzetgyűlés képviselője (1789–1791). [Talleyrand, député de la Constituante, 1789-1791] = *Századok*, 146, 2012. 1339–1376. Voir aussi : Tarle, E, *Talleyrand*. Budapest, 1959, 10–17.; Paléologue, Maurice, *Három diplomata*. [Trois diplomates] *Talleyrand, Metternich, Chateaubriand*. Budapest, s. d.; Nógrády, György, *Talleyrand*. Pécs, 1997, 5.; Ferrero, Guglielmo, *Újjáépítés. Talleyrand Bécsben. 1814–1815*. Reconstruction. Talleyrand à Vienne. 1814-1815] Budapest, 2002.; Niederhauser, Talleyrand – Metternich, 7–141.

31 Sur les projets de listes et leurs “problèmes” v. Urbán, Aladár, *Batthyány Lajos miniszterelnöksége* [Lajos Batthyány, premier ministre]. Budapest, 1986, 65–100 et Spira, [Le Széchenyi de l'an 1848], 71–88.

Pourtant, si nous examinons son parcours politique à travers ses luttes avec Kossuth et avec l’opposition réformiste, les sept années précédant la révolution procédèrent d’une césure manifeste. Entre 1841 et 1848, il menait un débat de presse avec Lajos Kossuth dont l’influence ne cessait de croître parmi les réformistes. Széchenyi n’adhérait pas au parti de l’opposition libérale (fondé en 1847), au contraire: il essayait par tous les moyens possibles de le discréditer. Il accepta un poste de haut fonctionnaire (en 1845) et coopéra étroitement avec le gouvernement. Son argumentation lors de ces débats (1841-1848) – sur les dangers de la «révolution», sur les «illusions indépendantistes», sur la conservation de la stabilité sociale et des limites de la «Gesamtmonarchie» – montre qu’il ne put se rallier aux événements de 1848 qu’en effectuant un tournant important. Grâce aux événements de mars, Széchenyi, l’ancien adversaire de l’opposition réformiste devint ministre du gouvernement libéral. Cet ancien opposant de Kossuth sera son compagnon et un des réalisateurs du programme libéral qu’il critiqua plusieurs fois pour des raisons stratégiques et tactiques. Si les réformistes ne regardaient pas avec hostilité ce virage en mars 1848, c’est qu’ils pouvaient considérer l’adhésion du comte comme une *rentrée*, comme une sorte de *réparation*. Pour eux, c’est plutôt sa carrière d’avant 1848 qui posait des problèmes – c’est-à-dire pourquoi Széchenyi, “progressiste” constitutionnel et nationaliste avait-il accepté un poste dans un gouvernement absolutiste, conservateur et antinationaliste<sup>32</sup>. A ce moment-là, il fut qualifié d’*apostate*. Ainsi, il est naturel que ce nouveau virage ne fût pas considéré comme un changement à la Talleyrand, mais comme la renaissance de l’ancien Széchenyi, celui des années 1830. Les contemporains comprirent que le *Vormärz* du comte était une période de dilemmes concernant les valeurs et les rôles. Széchenyi incarnait une “formule politique” trop complexe pour qu’il pût être jugé simplement par les tournants de son parcours<sup>33</sup>.

32 Pour ses considérations politiques et les ambiguïtés de son rôle v. de l’auteur de ce travail: Velkey, Ferenc, “Párt szólj, ki vagy?” Politikai önmeghatározások 1846–47 pártprogramjaiban [“Parti parle: qui es-tu? Les auto-identifications dans les programmes des partis en 1846–1847]. dans *Az Ellenzéki Nyilatkozat és a kortársak* [La Déclaration de l’Opposition et les gens de l’époque]. Conférence scientifique, Zalaegerszeg, le juin 1997. Ed. par Molnár, András. Zalaegerszeg, 1998.

33 Andics, Metternich, 237–259; Gergely, András: *Egy nemzetet az emberiségnek. Tanulmányok a magyar reformkorról és 1848-ról* [Donner une nation pour l’humanité. Essais sur l’ère des réformes et 1848]. Budapest, 1987. 182–201; Réz, Mihály, *Széchenyi problémák. I. Széchenyi és az érzelmi politika. II. A következetesség és Széchenyi rendszere* [Les Széchenyi-problèmes. Széchenyi et la politique émotionnelle. Le fermeté dans le système de Széchenyi]. Budapest, 1907.

Ce sont les raisons qui motivent les jugements sur le rôle d'István Széchenyi en mars-avril 1848. C'est lui que l'opinion publique tenait pour l'initiateur de l'Ère des réformes, pour celui qui par des œuvres importantes publiées dans les années 1830 avait montré une direction claire pour les réformistes, avait créé un public progressiste, défini les termes fondamentaux du libéralisme hongrois, et fondé plusieurs entreprises pour accélérer la modernisation et le progrès national. Le surnom "le plus grand des Hongrois", qui lui a été décerné, s'explique par les idées qu'il avait développées sur la réforme nationale et sociale. Les libéraux trouvèrent le nouveau rôle de Széchenyi légitime, parce que pour eux, mars 1848 n'était pas un tournant aigu, mais l'aboutissement de l'époque réformatrice (1830-1848), la réalisation légale des objectifs annoncés. Rien ne montre mieux la prédominance de ce point de vue que les reproches adressés à Széchenyi par les dames de l'aristocratie conservatrice (la première fut la princesse Sophie Liechtenstein, le 16 mars). Selon elles c'est lui qui fut le promoteur de la révolution<sup>34</sup>.

L'acceptation du portefeuille ministériel n'a donc pas mené à l'accusation que supposait István Széchenyi dans son journal (jouer à la Talleyrand), l'opinion publique a admis son nouveau rôle. Par contre, l'historiographie – connaissant déjà le déroulement des événements de 1848-1849 et leurs conséquences – jugeait autrement la position du comte prenant en compte d'autres considérations. Le rôle de Széchenyi en 1848 fut expliqué surtout en partant de la période du débat Széchenyi-Kossuth (1841-1848). Il est pourtant légitime de réétudier la question, parce que la succession dans le temps des interprétations demandent des examens plus attentifs, plus nuancés et aussi d'éviter des qualifications simplistes. Nous avons choisi quelques lignes importantes d'un document lié au "tournant", pour examiner quelles sont les conclusions possibles des interprétations différentes. Ce document est *le discours de Széchenyi prononcé le 14 mars 1848, à la session de la Diète*. Nous présentons brièvement ses activités de l'époque et la portée historique de la journée du 14 mars pour mettre en lumière pourquoi ce document peut être considéré comme le texte essentiel relatif à son "virage".

István Széchenyi, élu député du comitat de Moson à la dernière Diète (1847–1848), passait l'hiver à Presbourg. A la fin de février 1848, le débat sur les projets ferroviaires prit une tournure politique. En faisant

---

34 Széchenyi répondit à l'"indignation" de Sophie Liechtenstein par une phrase courtoise, tout comme aux accusations des épouses des comtes Félix Zichy et Károly Szécsen, le 22 mars. Dans: SzIN VI, 748–749 et SZIÖM VII, 278.

adopter son projet, Széchenyi poursuivit l’objectif de réorganiser les forces politiques, de pousser Kossuth, leader de l’opposition à l’arrière-plan et de créer un parti réformiste modéré. Cependant, les nouvelles des révolutions, surtout celles des événements parisiens, créèrent une nouvelle situation à Presbourg. *Mundus se expedit* [Le monde s’expédie] – écrivit-il dans son journal le 1<sup>er</sup> mars. Dans les jours suivants, pour “conjurer le danger” – c’était sa préoccupation majeure au cours des années 1840 – il prit position contre le projet de loi de Kossuth, qui revendiquait des réformes fondamentales (par ex. un gouvernement hongrois responsable devant le Parlement) et demandait une constitution non seulement pour la Hongrie, mais aussi pour les autres pays de la Monarchie. Lorsqu’en séance circulaire<sup>35</sup> la Chambre basse se rallia à ces revendications, Széchenyi alla à Vienne (il y fut invité!) pour discuter de la crise avec les hauts dignitaires de la Monarchie. Comme ultime mesure pour éviter la révolution, il voulait se faire nommer “délégué royal muni des pleins pouvoirs”, mais lors des conférences de Vienne (du 6 au 9 mars) Metternich écarta cette solution. De retour à Presbourg, il ne cessa de travailler contre le projet de loi de Kossuth, et le 13 mars, il déposa une version modérée du projet.

Le 14 mars, les événements se précipitèrent. À la conférence du palatin, il fut informé de la révolution de Vienne et de la démission de Metternich. Il pouvait même se préparer à un changement fondamental à la Diète, parce qu’à la suite de l’intervention de l’archiduc Etienne (le palatin), la Chambre haute accepta le projet de loi de Kossuth. Széchenyi participa activement à la session de cette journée, il prit la parole, et fut élu dans la délégation qui devait se rendre à Vienne pour remettre au roi l’adresse contenant le projet de loi. Jusqu’à ce moment, il menait un combat acharné pour faire rejeter ou modifier le projet de Kossuth qu’il avait simplement qualifié de “sottise”. Mais le 15 mars c’est lui qui, à bord du bateau transportant la délégation à Vienne, fit des propositions pour garantir l’application de la nouvelle loi: il suggéra de faire écrire par le roi Ferdinand V une déclaration dans laquelle il nommerait le palatin de Hongrie son *alter ego*, son substitut. Lors de son séjours à Vienne (les 15-17 mars), grâce à ses relations familiales et politiques, Széchenyi joua un rôle considérable dans l’assouplissement de la position de la Cour et dans

---

35 Les décisions de la Chambre basse se préparaient en séance dite circulaire (*circularis sessio*, en latin) pour être ensuite approuvées en sénace dite nationale. Sur la séance circulaire de la Diète, voir: Charles Kecskeméti, *Le libéralisme hongrois, 1790-1848*, Paris, 2010, 96–104.

l'obtention de la validation de la loi. Après le succès, il rentra à Presbourg et participa, comme président de la séance circulaire, à la rédaction des lois fondamentales réformistes (abolition de l'immunité fiscale de la noblesse dite « port commun du fardeau », abolition du servage, etc.). A la demande de Lajos Batthyány, il accepta un portefeuille ministériel dans le gouvernement (le 23 mars) et défendit énergiquement les intérêts de la nation contre la Cour de Vienne. Il fit même une déclaration publique en faveur du nouveau gouvernement et des transformations récentes dans son article *Mi lesz belőlünk magyarokból?* [Qu'est-ce que nous deviendrons, les Hongrois?]<sup>36</sup>.

Le jour du tournant est le 14 mars 1848. Date intéressante, que l'historiographie hongroise n'a pas retenue comme significative, peut-être parce que beaucoup de dates du printemps de l'année 1848 passaient pour "plus importantes": présentation du projet de loi devant la Diète, le 3 mars, révolution à Pest, le 15 mars, et signature des lois par le roi, le 11 avril. Et même si le 14 mars fut oublié, de nombreux témoignages de l'époque en soulignent l'importance. Nous pouvons citer par exemple Lajos Kossuth, qui, dans ses Mémoires, classa ce jour parmi les dates les plus importantes de l'année, car, nota-t-il, c'est pendant la période entre l'adoption du projet de loi par la Chambre haute, le 14 mars, et la clôture de la Diète, le 11 avril, que s'engagea la transformation du pays. Selon lui, ce fut le jour "du tournant de la vie de la Hongrie" par lequel la noblesse hongroise remplit sa "mission millénaire"<sup>37</sup>. Un autre analyste contemporain partageait la même vision historique, lorsqu'il appela cette

---

36 Sur le mars de Széchenyi, il y a beaucoup de sources et d'ouvrages dont nous ne citons que quelques titres. Les événements furent reconstitués dans les détails par György Spira, dans: Spira, [Le Széchenyi de l'an 1848] 11–96. Il faut encore mentionner l'introduction très précise de Gyula Vizsota: Vizsota, *Bevezetés* [Introduction], 310–360. Sur les luttes de février voir encore: Gergely, András, *Egy gazdaságpolitikai alternatíva a reformkorban. A fiumei vasút* [Une alternative politico-économique à l'ère des réformes. Le chemin de fer de Fiume]. Budapest, 1982. 121–155.; Jean Bérenger – Charles Kecskemeti, *Parlement et vie parlementaire en Hongrie, 1608-1918*. Paris, 2005, 333, 336, 338.; Kecskeméti, Le libéralisme hongrois, 229–234. Les sources concernant les jours de mars sont rassemblées dans: SzIVM II. 382–431. Les citations du paragraphe sont tirées des notes du journal de Széchenyi et de sa lettre écrite à Antal Tasner (les 5 et 6 mars). Dans: SzIN VI, 737–751, SzIÖM VII, 275–286. et SzIL III, 599.

37 Lajos Kossuth, *Visszaemlékezések* [Mémoires] II. Kossuth écrivit le texte entre 1883 et 1885; il sera publié après sa mort. Pour les textes cités v. SzIÖM VI/2. 1049–1051 et 1063–1065.

journee “une des plus belles délibérations législatives de la Hongrie”<sup>38</sup>. Etant donné qu’en mars-avril la dernière Diète sanctionna les acquis de la révolution, nous pouvons être d’accord avec les jugements contemporains sur l’importance de la journée. Selon cette interprétation, ce n’est pas la pression d’une révolution hongroise qui conduisit la Diète de Presbourg à accepter les réformes, mais la volonté d’éviter un événement semblable à la révolution de Vienne.

Il n’est donc pas possible de décrire la transformation hongroise par des termes qui suggèrent des dualités nettes et que l’historiographie utilise en général (*Vormärz – März*, ou l’ère des réformes – révolution). Lancé par István Deák, un nouveau terme s’est répandu dans la littérature hongroise actuelle, la « *lawful revolution* » [révolution respectueuse de la loi] pour exprimer qu’en Hongrie le changement de régime fut paisible, assurant la continuité légale par une transformation quasi constitutionnelle du système<sup>39</sup>. Dans ce processus, le 14 mars est réellement une date-clé lorsque la Diète “s’est élevée au niveau des circonstances”<sup>40</sup> et rendit incontestable la légitimité des mesures prises. Ainsi la Diète était non seulement partie prenante, mais un des principaux artisans de la transformation de 1848.

Si Széchenyi ne s’était pas prononcé, son silence aussi aurait eu valeur de message, puisque dans la situation exceptionnelle du moment, une non-prise de position pouvait être considérée comme une position. Mais lui, il prit la parole à la séance de la matinée.

Le 14 mars, la ville de Presbourg se réveilla à la nouvelle de la révolution de Vienne, et la séance de l’assemblée commença par l’intervention de Lajos Kossuth<sup>41</sup>. Il présenta brièvement les événements

38 Irinyi, Dániel – Chassin, Charles-Louis, *A magyar forradalom politikai története 1847–1848* [L’histoire politique de la révolution hongroise]. Ed. par Spira, György. Budapest, 1989, 136–137.

39 Deák István, *The Lawful Revolution : Louis Kossuth and the Hungarians, 1848-1849*, New York, Columbia University Press, 1979, 415. L’ère des réformes et les événements du printemps de 1848 sont présentés dans une approche de „longue durée” dans Bérenger–Kecskeméti, Parlement, 227–343.

40 La citation est tirée du premier discours prononcé par Kossuth le 14 mars . Cette particularité du „48 hongrois” fut récemment traitée dans: Gergely, András: Közép-Európa parlamentjei 1848-ban [Les parlements d’Europe-centrale en 1848] dans *A magyar országgyűlés 1848/49-ben* [L’Assemblée nationale hongroise en 1848-1849]. Ed. par Szabad, György, s.d., s.l. [Budapest, 1999.] 15–63.

41 Les événements du 14 mars sont reconstituables à partir des articles de presse de l’époque. Les informations les plus détaillées se trouvent dans les numéros du 15 mars de *Budapesti Híradó*, du 16 mars de *Nemzeti Ujság* et du 18 mars de *Pester Zeitung*. Le



de Vienne, la chute de Metternich et souligna la responsabilité historique de la Diète hongroise. Après ces remarques introductives, il énuméra les devoirs les plus urgents: approuver le projet de loi, rédiger une loi libérale sur la presse et faire une proposition pour assurer la paix intérieure. Sa parole fut suivie d'une longue et bruyante acclamation par les États et Ordres et la majorité parlementaire soumit le texte adopté au palatin, l'archiduc Etienne. Celui-ci donna son accord à l'envoi de l'adresse. Dans la salle, les questions furent posées sur les points inscrits à l'ordre du jour, mais l'Assemblée ne pouvait plus continuer son travail normal. Kossuth présenta la déclaration du palatin et récapitula les devoirs à faire. L'assemblée décida de continuer sa séance à trois heures de l'après-midi pour accepter le projet de loi. C'est le moment où Széchenyi prit la parole pour répondre à une question qui lui fut posée en sa qualité de président de la commission de la presse. Il répondit spontanément, donc ni le texte, ni son esquisse ne nous sont parvenus. Nous ne connaissons ses propos qu'à partir des articles des journaux de l'époque<sup>42</sup>. Les notes de son journal sont aussi laconiques: "Je parle à cœur ouvert. Ça fait du succès."<sup>43</sup>

Les articles de la presse, font état de l'adhésion des auditeurs aux propos de Széchenyi. Le *Nemzeti Ujság* [Journal National] écrit à la fin de son commentaire: "approbation", le *Pester Zeitung* ajoute: "approbation bruyante" et "ovation". Le *Budapesti Híradó* [Courrier de Budapest]

---

numéro du 15 mars de *Pressburger Zeitung*, et celui du 19 mars de *Jelenkor* donnèrent des comptes rendus, tout comme l'article du 17 mars de *Hetilap* qui reprenait les informations de *Nemzeti Ujság*. L'historiographie traite les événements de l'Assemblée d'après ces reportages, surtout de celui de *Pesti Hírlap*. Kosáry, Domokos, A forradalom és szabadságharc sajtója 1848–1849 [La presse de la révolution et de guerre d'indépendance], dans *A magyar sajtó története* [L'histoire de la presse hongroise]. t. II/1. 1848–1867. Ed. par Kosáry, Domokos et Németh G., Béla. Budapest, 1985, 32–34 et Vizota, [Introduction], 319–321.

42 Fort heureusement, les informations abondantes publiées dans la presse suppléent relativement bien le manque du manuscrit original et du procès-verbal de la séance. Le discours de Széchenyi parut le 15 mars dans *Budapesti Híradó* [Courrier de Budapest] (BpH), le 16 mars dans *Nemzeti Ujság* [Journal National] (NU), le 18 mars dans *Pesti Hírlap* [Gazette de Pest] et la *Pester Zeitung* (PeZ) et finalement dans le numéro du 19 mars de *Jelenkor* [Époque contemporaine]. Rendaient compte sommairement des événements la *Preßburger Zeitung* (PrZ) le 15 mars et le *Hetilap* [L'Hebdomadaire] (H) le 17 mars. Les analyses plus détaillées du procès-verbal ont suivi ces reportages, de la Gazette de Pest en particulier. Voir : Kosáry, A forradalom és 32–34. et Vizota, [Introduction], 319–321; Varga, János, *A jobbágyfelszabadítás kivívása 1848-ban* [L'affranchissement des paysans en 1848] Budapest, 1971, 49–52 et de manière plus détaillée: Velkey, ["Je parle à mon cœur"], 695–715.

43 *SzIN VI*. 748.

montre mieux le rapport entre Széchenyi et son public: d’abord “murmure”, puis “approbation bruyante” – “bravos” – “acclamation”. Pourtant, quelques voix discordantes se mêlèrent à l’enthousiasme général. Trois députés (József Justh, László Madarász et Dénes Pázmándy) trouvèrent que la réunion de la commission de la presse proposée par Széchenyi était superflue. Mais ces critiques ne représentaient pas l’avis de la majorité. L’auditoire ne considéra pas son discours comme une “voix étrange”, mais comme un apport renforçant l’enthousiasme général.

Un témoin, Elek Bezerédj, dans une lettre écrite à son père, présente bien l’effet que les mots de Széchenyi avaient exercé: “Les députés libéraux discutent toute la nuit. Ce matin, l’assemblée se réunit. Objet: le cas des villes. Kossuth entre [...]. A l’entrée de Széchenyi, on murmure. On applaudit son discours courageux dans lequel il fait la distinction entre la réforme et l’anarchie”<sup>44</sup>. Le témoignage de Bezerédj, lui aussi membre de l’opposition, nous montre le changement de la situation de Széchenyi pendant son discours: d’abord “murmure”, puis “applaudissement”.

Par contre, les premiers historiens de l’époque (Mihály Horváth, Miksa Falk), en écrivant du discours de Széchenyi, relevèrent ses angoisses et les distances prises avec les événements de 1848<sup>45</sup>. Lajos Kossuth, au contraire, dans ses mémoires mit en relief le “changement” de son ancien adversaire. Selon son interprétation, le 14 mars 1848, Széchenyi fit un virage fondamental: abandonnant ses objectifs, accepta le point de vue de Kossuth, adhéra à l’opposition libérale, et devint un participant actif de la transformation légale de 1848<sup>46</sup>.

Cette première discussion anticipa les interprétations de l’historiographie postérieure. Les œuvres d’Antal Zichy, István Friedreich, László Bártfai Szabó et Gyula Vizsota, publiées au tournant du 20<sup>e</sup> siècle ou peu après, citent le discours du 14 mars pour présenter un Széchenyi

---

44 Archives Nationales de Hongrie, fonds P/626: Collection Széchenyi, archives de la famille Széchenyi. liasse n° 12 (janvier-juin 1848), fo. 119. Copie de László, Bártfai Szabó. Bezerédj résuma également dans cette lettre, le discours de Kossuth, le succès de la députation envoyée au palatin, et le discours de Madarász (d’ailleurs plus tardif que celui de Széchenyi).

45 Horváth, Mihály, *Huszonöt év Magyarország történetéből 1823-tól 1848-ig* [25 ans de l’histoire de la Hongrie. 1823–1848]. III. (3<sup>e</sup> éd.), Budapest, 1886. 368–369. Falk, Miksa, *Széchenyi István gróf és kora* [Le comte István Széchenyi et son époque]. Pest, 1868, 250–251.

46 Kossuth, [Mémoires] II. Dans: SzIÖM VI/2. 1051–1053.

angoissé, craignant la révolution<sup>47</sup>. En revanche, selon les interprétations plus récentes, notamment, celles de Márton Sarlós et de György Spira, le discours annonçait un tournant fondamental, constituait un “désaveu” de sa politique préalable, la “victoire” du comte sur lui-même<sup>48</sup>. Il est clair que les deux interprétations portent la marque du débat des années 1841-1848. Les nuances se sont peut-être estompées du fait que les historiens ne pouvaient s’affranchir du souvenir de la polémique, tandis que la génération de 1848 traitait le “tournant” de Széchenyi comme naturel. Il s’ensuit que les éléments des deux perceptions étant présents dans le discours du 14 mars, les deux lectures sont admissibles<sup>49</sup>.

La première idée du discours est liée à la réunion de la commission de la presse que Széchenyi prévoyait pour le lendemain et à ses explications sur cette convocation tardive. Cependant, il s’écarta de son sujet original, et la situation de la presse n’étant qu’un prétexte. Széchenyi passa vite à un autre thème: à l’analyse de “grands événements”.

Le comte commença la partie la plus importante de son discours en faisant état de son hésitation, pour montrer que face aux événements il n’a pas encore arrêté son choix. Széchenyi présenta sa conception comme mûrement réfléchi – une telle analyse de soi accompagna habituellement ses interventions politiques. Après avoir utilisé le sujet général: *nombreux sont ravis et nombreux sont tristes*, il passa à sa propre personne: *je ne sais si je suis plutôt ravi ou plutôt triste*. Après ce dilemme sentimental, il poursuivit en évoquant ses angoisses: les conséquences des événements (*l’avenir prometteur ou la mort de la Hongrie*), la peur des révolutions des pays voisins (*réforme ou anarchie*). Ces dualités dubitatives servaient de

47 Zichy, Antal, *Gróf Széchenyi István életrajza* [La biographie du comte István Széchenyi]. t. 2. Budapest, 1897, 118–119; Friedreich, István, *Gróf Széchenyi István élete* [La vie du comte István Széchenyi], t. 1–2. Budapest, 1914–1915, II, 206–207; Bártfai Szabó, László: *A sárvár-felsővidéki gróf Széchenyi család története* III. 1820–1920. [L’histoire de la famille des comtes Széchenyi de Sárvár-Felsővidék]. Budapest, 1926, 410 et Vizsota, [Introduction], 320.

48 Sarlós, Márton, *Széchenyi és a feudális jogrend átalakulása* [Széchenyi et la transformation du système juridique féodal]. Budapest, 1960, 136–137 et 141; Spira, 1848 Széchenyije, 32–51. Dans le même sens: Spira, György, *A negyvennyolcas nemzedék nyomában* [A la recherche de la génération de 1848]. Budapest, 1973, 23–24.

49 Naturellement, la compétence professionnelle des auteurs, le contexte, et les questions posées influencent les interprétations. Et bien que les “lectures” du discours soient liées à la situation du 14 mars, nous pouvons les confronter et les combiner en utilisant correctement les normes de la recherche historique. Si la connaissance historique ne peut être absolument objective, elle peut devenir “plus fidèle à la réalité” grâce à un questionnement bien conçu.

cadre intellectuel à son intervention, mais son discours ne tournait pas au pessimisme. Dans l'exposé, il ne cherchait pas à énumérer les tendances négatives, il attirait simplement l'attention aux dangers. Dans la deuxième partie de son discours, il ne parla plus de ses angoisses, mais s'efforça à promouvoir la réconciliation. Ainsi le texte passe du dilemme personnel à la responsabilité commune (nationale) et à l'appel à l'action. La voie du discours mène du “moi” au “nous” souligné. La communauté d'esprit exprimée par la grammaire et par la rhétorique fut encore renforcée, parce que, dans son discours, le comte se déclara d'accord avec les intervenants qui ont pris la parole juste avant lui (“les députés des comitats de Pest et d'Ung”). Il s'agissait de deux hommes politiques (Lajos Kossuth et Zsigmond Bernáth) avec lesquels Széchenyi avait eu de nombreuses controverses et qu'il avait considérés comme des adversaires<sup>50</sup>. Széchenyi déclara que c'étaient eux (Kossuth et Bernáth) qui avaient montré la “clé” du succès, et les assura de sa coopération en faveur de “l'ordre”. Il fit ensuite d'autres gestes envers son ancien adversaire, Lajos Kossuth, et réévalua leur débat. À la lumière des événements de la journée, il ramena leur désaccord à une simple différence de “méthode” (“il n'était pas content de la méthode de Kossuth”). L'“objectif” commun avec Kossuth prit plus d'importance.

Certes, dès le début de leur controverse, Széchenyi a toujours décrit les raisons de leur dissension par les termes “méthode” et “tactique”, voulant ainsi exprimer qu'il partageait les idées et les objectifs de Kossuth, et ce n'étaient que les méthodes de la politique proposée par celui-ci qu'il ne pouvait accepter. Cependant, leur polémique allant en s'envenimant, il fut de moins en moins crédible que seules la *méthode* et la *tactique* les séparaient. La critique prit des allures de plus en plus politiques, sociales et personnelles. Il n'est pas nécessaire de prouver que dans leur débat ne s'agissait pas seulement de la “méthode”. Il suffit de montrer que le discours sur la “méthode” peut véhiculer des messages bien différents. Auparavant, Széchenyi écrivit toujours: *nous nous accordons sur l'objectif, mais la méthode...*; dans son discours du 14 mars, il inversa l'ordre: la différence n'est que dans *la méthode, mais nous nous accordons sur l'objectif*. Autrefois, au lieu de l'expression neutre “simplement la méthode”, Széchenyi utilisa toujours une autre,

50 Zsigmond Bernáth, député réformiste attira l'attention de Széchenyi en 1848. A la séance du 12 mars, lorsque le comte essaya modifier le projet de loi du 3 mars, Bernáth a pris la parole „contre lui”, en soutenant la position de Kossuth. Plus tard, Bernáth devint pour Széchenyi le type même du politicien irréfléchi, touché par l'esprit révolutionnaire. Dans: *SzIN VI*, 746–751.

beaucoup plus négative: *la méthode de Kossuth conduit le pays au tombeau*. Les gestes de Széchenyi envers Kossuth devaient aussi rendre le “tournant” du comte *crédible*, en mettant l’accent sur l’ensemble de l’ère des réformes (1830-1848), sur les objectifs communs des libéraux, et non sur la période de la polémique (1841-1848).

Outre ces gestes, Széchenyi entendait identifier dans son discours les similitudes essentielles entre ses idées et celles de ses anciens adversaires. Après avoir énuméré les dangers, il parla de la “grande chance”, des résultats possibles des événements de Vienne qui promettaient pour la Hongrie un “avenir plus beau”. Il estimait que les nouvelles conditions politiques pouvaient aboutir à l’autonomie réelle du pays et renforcer sa position au sein de l’empire.

Il devait souligner avec force une des expressions parce que – exceptionnellement – les trois comptes rendus parus dans la presse la citèrent littéralement: *que la Hongrie tourne sur elle-même*. Cette métaphore, exprimant le nouveau statut du pays au sein de l’empire, revient de temps en temps dans les écrits de Széchenyi. L’idée exacte de l’expression fut expliquée ailleurs: “[...] les différents pays de la Monarchie doivent ressembler à un système solaire où les planètes tournent autour d’un soleil mais aussi sur elles-mêmes”<sup>51</sup>. Ainsi, selon Széchenyi, le 14 mars donna une chance pour créer une monarchie bâtie sur la fédération de pays autonomes (et égaux!). Ce pronostic fut complété par deux réflexions: d’abord, il souligna que cet objectif fut “son ancienne aspiration”, puis montra que sans autonomie, “le progrès n’est pas réalisable”<sup>52</sup>.

Du dilemme entre “réforme” et “anarchie”, un avenir positif doit sortir: c’est la “base constitutionnelle” qui peut être la garantie de l’avenir, puisque la constitution établira les cadres institutionnels permettant de ratifier les réformes et donnera la sécurité à la dynastie menacée par la révolution. La nouvelle mission de la nation hongroise – selon la rhétorique du comte – consiste à rester la „base” et le “défenseur de la dynastie”, comme dans le passé quand elle fut le défenseur de l’Europe

51 Cité de son exposé du 22 novembre 1847, prononcé lors du débat de la Diète et répété sous forme abrégée le 26 novembre de la même année. *Gróf Széchenyi István Beszédei* [Les discours du comte István Széchenyi]. (SZIB) *Gróf Széchenyi István Munkái* [Œuvres du comte István Széchenyi], II. Ed. par Zichy, Antal. Budapest, 1887. 538, 540 et 545.

52 La version la plus possible selon les articles (mise en première personne du singulier et traduite en français): „C’est mon ancienne aspiration que la Hongrie tourne sur elle-même, puisqu’autrement la progression, que je souhaite, ne sera pas réalisable.”

chrétienne contre les Turcs. Si la Hongrie est capable de remplir ce rôle, de défendre le trône, une nouvelle perspective s’ouvre devant le pays: “*Il peut cesser d’être province, pour devenir métropole!* [le centre de la Monarchie des Habsbourg]”<sup>53</sup>.

Cette phrase fut accompagnée par une “approbation bruyante” de la part des délégués (*BpH, PZ*). L’avenir ainsi esquissé correspondait aux objectifs des réformistes, formulés d’abord de façon imprécise dans la “Déclaration de l’Opposition” (1847), puis plus concrètement dans le projet de loi du 3 mars, mais Széchenyi rendait la perspective encore plus attirante en décrivant la Monarchie des Habsbourg comme un empire avec la Hongrie au centre («métropole»). Suivant cette prévision, attachée à la métaphore antérieure, dans le système solaire de la Monarchie, la Hongrie peut être non seulement une planète (pays autonome) parmi les autres, mais se plaçant le plus près du soleil (la dynastie?!), elle peut devenir son centre.

Dans le discours de Széchenyi, la dimension temps occupe une place importante. Il a d’abord souligné que l’autonomie était “son *ancienne* aspiration”, puis que la Hongrie pouvait devenir centre “*maintenant*”<sup>54</sup>. Ce “maintenant” exprime à la fois que le moment présent (la révolution de Vienne) offre une possibilité pour la Hongrie, et que cette possibilité ne lui était pas offerte plus tôt. Cette phrase permet deux lectures : qu’auparavant la Hongrie était une “province”, mais “maintenant” ... et que cet objectif n’est devenu actuel que “maintenant”. István Széchenyi avait toujours la tendance à décrire la relation *de facto* Autriche-Hongrie par la dualité centre-province<sup>55</sup>: “[...] en réalité – écrivit-il dans un article – nous ne sommes qu’une province autrichienne”<sup>56</sup>. Le “maintenant” accentué du 14 mars peut donc suggérer que la Hongrie provinciale n’a acquis la possibilité de devenir centre qu’après les événements de Vienne (et non avant). C’est le contexte dans lequel Domokos Kosáry traite du discours,

53 La version la plus probable selon les journaux: “*A magyar nemzetnek (most az) a feladata, hogy [...] (ügy) most bázisa (s védője/támasza) legyen a dinasztíának. Most (itt az ideje/eljött a pillanat) szűnhetik meg provincia lenni, most lehet anyaországá!*” [La nation hongroise a maintenant la tâche qu’elle [...] soit la base de la dynastie. Maintenant, elle peut cesser d’être une province, elle peut devenir une métropole!]

54 Dans la phrase du *Nemzeti Ujság* le mot *maintenant* revient quatre fois.

55 Voir le manuscrit de l’article de Széchenyi, *Wesselényi és Kossuth* [Wesselényi et Kossuth] (1843), dans lequel la dualité province (Hongrie) et métropole (Autriche) revient plusieurs fois dans *SziÖM VI/1. 307–308*.

56 Széchenyi, István: *Két garas* [Deux sous]. XIV. dans *SziÖM VI/2. 98*. Les pages 94–98 donnent d’autres exemples.

en écrivant que la déclaration de Széchenyi, son “maintenant” significatif et son rôle joué en 1848 étaient les conséquences des transformations opérées après la révolution de Vienne (le 13 mars)<sup>57</sup>.

L’autre message du discours est une réflexion sur soi à plusieurs sens. Même si nous le lisons comme une affirmation simple concernant le temps – c’est l’objectif “ancien” de sa carrière qui peut se réaliser –, les phrases reflètent son état affectif : le plaisir ressenti par la réalisation de son ancienne aspiration. Pourtant, le „maintenant accentué” peut exprimer que la Hongrie “tournant sur elle-même” n’est pas une nouvelle, mais son “ancienne” “aspiration”. Széchenyi, parlant du passé et de l’avenir, suggère donc qu’il n’a pas changé en désignant ces objectifs, puisque l’un (le pays tournant sur lui-même) était toujours son désir, et l’autre (la Hongrie métropole) n’était pas réalisable avant.

Dans ses mémoires, Kossuth analysa le discours du comte autrement: “Széchenyi, [...] le 14 mars, accepta mon point de vue en déclarant: «c’était son ancienne aspiration que la Hongrie tournât sur elle-même, parce qu’autrement la progression désirable était impossible». Cette déclaration de la part de mon plus grand adversaire me donna satisfaction pour ses accusations d’autrefois, puisque la cause de notre différend fut justement sa critique de ma volonté « que la Hongrie puisse tourner sur elle-même »<sup>58</sup>.

Tandis que, selon Széchenyi, cette volonté était, dès le début, la sienne, selon l’interprétation de Kossuth, le comte ne faisait qu’adopter les valeurs de l’opposition réformiste qu’il (Széchenyi) n’avait pas partagées auparavant. Mesurées à l’aune de la “vérité historique”, aucune de ces affirmations n’est prouvable ni réfutable. Dans l’œuvre de Széchenyi, nous pouvons montrer des allusions validant la justesse de chacune des deux interprétations: la suggestion de Kossuth (Széchenyi a changé son programme) ou celle de Széchenyi (son “aspiration” – son système de valeurs – restait la même).

Kossuth devait avoir une “expérience” directe sur la différence entre le programme de la *Déclaration de l’Opposition* et celui de l’ouvrage polémique de Széchenyi (*Fragments d’un programme politique*, paru en

57 Kosáry, A forradalom és 33. et Kosáry, Domokos: Széchenyi és a nemzetközi politika [Széchenyi et la politique internationale]. dans: Idem, *Nemzeti fejlődés, művelődés – európai politika* [Progression et culture nationale – politique européenne]. Budapest, 1989, 58.

58 Kossuth développa plus longuement cette idée dans Kossuth, *Visszaemlékezések* [Mémoires]. II, SziÖM VI/2. 1051–1053., et Kossuth, *Visszaemlékezések* I, SziÖM I, 768–769.

1847). La divergence était évidente, puisque l’opposition – pour assurer la liberté de la nation – désira la transformation constitutionnelle de la Monarchie entière, Széchenyi, par contre, voulait garder la structure de l’“usine compliquée”, de la situation “complexe” et “anormale”, du “mariage indissoluble” qu’il considérait comme la base<sup>59</sup> de toute politique fondée sur les réalités historiques. Et, non seulement parlait-il de la Hongrie comme partie “intégrante” de la Monarchie, mais il prit part aux discussions pour parvenir à un compromis entre les parties constitutionnelles et absolutistes de l’empire<sup>60</sup>.

Pour prouver que l’autonomie fut une des “anciennes aspirations” de Széchenyi, nous citons un passage qui caractérise bien sa vision tout au long de sa carrière : “Si l’argent est sûr et bon marché, ce que seul le crédit rend possible, il sera facile de venir en aide à nos lignages ruinés ou menacés de l’être : nos Lazares ressusciteront de leurs cendres [...] les friches abandonnées et les marécages deviendront des jardins gaiment traversés par des canaux, notre Danube un fleuve régularisé, Budapest un port etc. et, enfin, la Hongrie sera non seulement *de jure* mais *de facto, regnum per se et pro se existens et independens*” [un royaume indépendant, existant par lui-même et pour lui-même] conformément à la loi<sup>61</sup>. La mise en œuvre du programme que Széchenyi avait esquissé au début des années 1830 dans le *Stádium* [Étape], n’allait commencer qu’en 1848. Et si c’est pour un pays “existant en lui-même et pour lui-même” (donc indépendant) que le comte “régularisa” le cours du Danube,

---

59 *Kossuth Lajos Összes Munkái XI*. [Œuvres complètes de Lajos Kossuth] – (Magyarország újkortörténetének forrásai [Les sources de l’histoire moderne de Hongrie]). *Kossuth Lajos 1848/49-ben I. Kossuth Lajos az utolsó rendi országgyűlésen 1847/48* [Lajos Kossuth en 1848/49. Lajos Kossuth a la dernière Diète]. Ed. et prés. par Barta, István. Budapest, 1951, 152–157. Széchenyi, István, *Politikai program töredékek* [Fragments d’un programme politique], dans SZÍM VI/2. surtout 702–716. Sur le programme de droit public de l’opposition disputant la conception de Széchenyi: Gyurmán Adolf röpirata [Le pamphlet d’Adolf Gyurmán], dans *Hallgatásra kárhoztatva, Gyurmán Adolf kiadatlan röpirata* [Condamné au silence. Le pamphlet inédit d’Adolf Gyurmán] Ed. par Varga, János. Budapest, 1985, surtout 87–93. Globalement: Szabad, György, *Magyarország önálló államiságának kérdése a polgári átalakulás korában* [La question de l’indépendance de Hongrie à l’époque de la modernisation]. Discours inaugural à l’Académie Hongroise. Le 4 mars 1983.

60 D’après l’interprétation de János Varga dans Varga, János, Bevezetés [Introduction], dans *Hallgatásra kárhoztatva. Gyurmán Adolf kiadatlan röpirata* [Condamné au silence. Le pamphlet inédit d’Adolf Gyurmán]. Ed. par Varga, János. Budapest, 1985, 37.

61 *Stadium*. Írta gróf Széchenyi István 1831-ben [Écrit par le comte István Széchenyi en 1831]. Leipzig, 1833, 66.



développa et embellit Pest, etc., il pouvait vraiment voir son “ancienne aspiration” se réaliser en 1848<sup>62</sup>.

Le message contenu dans le discours montre clairement le cheminement de la pensée de Széchenyi, par lequel il a pu se joindre “de façon naturelle” aux événements de 1848. Et étant donné que ces arguments n’étaient pas sans fondement – prouvés par sa carrière entière –, cette explication pouvait être acceptable aux gens de l’époque. Ce point de vue contemporain – relégué au second plan par l’historiographie – nuance l’interprétation de l’activité de mars de Széchenyi, mais n’exclut pas d’autres considérations préalables. Son discours mentionne que, devant le public, Széchenyi s’est solidarisé avec les objectifs fondamentaux de 1848, mais suite à un combat interne et à son pressentiment du danger, il n’a pu s’identifier complètement, au sens psychique, avec la nouvelle situation. Le 14 mars 1848, il fit le pas décisif, lorsqu’au lieu de s’opposer aux réformistes et à Kossuth, il opta pour l’unité, pour la coopération. Ce changement de position fut suivi de la “correction” stratégique indispensable de son programme, par une série des gestes pour rendre crédible le choix de la nouvelle direction, mais ne lui demanda pas de réviser ses convictions: Széchenyi ne changea pas d’objectifs, il s’en tint à ceux auxquels il était attaché durant toute sa carrière, et qui lui paraissaient *maintenant* réalisables. Son activité pendant les journées de mars différait donc de celle de l’opposition réformiste allant du *Vormärz* au *März*; la conception originelle de Széchenyi fut davantage transformée que le programme réformiste de l’opposition, radicalisé sans changement de cap par la dynamique du printemps de 1848. Son “tournant” était pourtant différent de celui des pitres politiques qui, naguère encore adversaires de toute réforme sociale, voulaient maintenant cueillir des lauriers. Notre analyse procède d’une approche plus différenciée de l’attitude Széchenyi vis-à-vis la révolution, elle ne se limite pas à la narration de son choix entre refus et acceptation. Les chercheurs comme Domokos Kosáry, Aladár Urbán, László Csorba et – plus récemment – István Pelyach et András Oplatka ont suivi cette direction<sup>63</sup>.

62 L’insensibilité de Széchenyi envers le droit public et les défauts de son programme (qui omettait de donner des garanties constitutionnelles) avaient leurs conséquences politiques. Toutefois, la Hongrie “existant par elle-même et pour elle-même” restait la base du système réformateur de Széchenyi.

63 Csorba, Széchenyi, 156–169.; Kosáry, A forradalom, 33.; Kosáry, Széchenyi és 58.; Oplatka, Széchenyi, 372–389.; Pelyach, István, Széchenyi és a forradalom 1848 tavaszán. [Széchenyi et la révolution au printemps de 1848] dans *Széchenyi Magyarországa és Európa*. [La Hongrie de Széchenyi et l’Europe] Éd.: Pelyach, István,

Le « tournant » de Széchenyi est donc similaire aux ralliements de Talleyrand tels que présentés dans le discours indulgent qui relève dans son parcours la permanence des concepts et le service constant de l'intérêt de la France (ici : la Hongrie). Mais si on considère les interprétations critiques du parcours du diplomate français qui le décrivent comme un joueur rusé, approche partagée au début par Széchenyi, l'adhésion de ce dernier au nouveau régime en mars 1848 ne ressemble guère au méandre parcouru par l'homme politique français. *Son “tournant” n’était donc point fait à la Talleyrand.*

---

Kőrösiné Merkl, Hilda [...]. Széchenyi Társaság [Budapest], 2004, 165–176; Urbán, Aladár, „Mi lesz belőlünk magyarokból?” Széchenyi István a Batthyány-kormányban. [Que deviendrons nous, Hongrois? István Széchenyi dans le gouvernement Batthyány] = *Forrás*, 1991. sept. 59–67.